

# LE CAPITAINE MANDRIN



— Mon père, recevez mes hommages,



connais Mandrin ; il est capable de reconnaissance, et s'il savait que c'est moi qui l'ai fait évader, à ma prière il rendrait la liberté à son prisonnier. — Grand-Louis, j'ai jeté les yeux sur toi pour aller trouver Mandrin de ma part.

« Oseras-tu y aller?... »

— Oui, mademoiselle, répondit Grand-Louis. Je ne sais s'il me reconnaîtra, mais je n'aurai qu'à lui rappeler le service que je lui ai rendu.

— Il a quelque motif de rancune contre le fils du fermier général, dit Isaure ; mais s'il exigeait une rançon, mon père en ferait les fonds immédiatement et il ne devrait pas hésiter à se faire reconduire ici par un de ses hommes. Va donc, mon garçon, et prends garde que personne s'aperçoive de ton départ.

— Oui, mademoiselle.

Mais, tout en répondant ainsi, le valet de confiance demeurait immobile et prenait l'air embarrassé d'un homme qui a une faveur à solliciter, ou une observation délicate à faire.

— Eh bien ! fit la jeune fille, qu'as-tu donc ?

— J'aurais, mademoiselle, une demande à vous adresser, et à l'avance je vous prie de me pardonner si je vous parais indiscret.

— Parle.

— Ne pourriez-vous me donner, pour le capitaine, un mot écrit de votre main ? Ce serait surtout pour m'éviter les mauvais traitements des rôdeurs entre les mains desquels je tomberai tout d'abord.

— Je ne le puis, répondit Isaure. J'y ai déjà pensé, mais que dirait mon père s'il savait que j'interviens sans son aveu en faveur de M. de la Tourette ? Un message verbal est moins compromettant.

Le valet s'inclina.

— Adieu donc, mademoiselle, dit-il, et, je l'espère, à bientôt.

Il s'éloigna, sans être remarqué de personne, et remonta le cours du Rhône jusqu'à l'endroit où l'Isère vient lui barrer le chemin.

A mesure qu'il s'avavançait, des bruits de voix et de chevaux se faisaient entendre dans la campagne, en apparence déserte. Enfin, les voix qu'il percevait devant lui s'élevèrent du côté opposé ; il avait été tourné et cerné par des cavaliers.

Un de ces derniers courut à lui et l'interpella.



— Holà! l'homme, d'où viens-tu et où vas-tu? lui cria-t-il d'un ton menaçant.

— Monsieur, répondit Grand-Louis, je viens de Montluizant et je me rends au camp du capitaine Mandrin.

— Tiens!... qui t'a dit que le capitaine Mandrin était dans les environs?

— Mes maîtres.

— Tu es un domestique du château?

— Oui.

— Suis-moi.

Grand-Louis obéit et chemina au milieu d'un groupe de quatre ou cinq cavaliers; les mêmes peut-être, pensait-il, qui avaient enlevé le chevalier de la Tourette.

Ainsi, traversant des marécages dont les étrangers connaissaient tous les sentiers, ils arrivèrent à un petit hameau de pêcheurs où Mandrin s'était établi. Le prisonnier fut remis à une sentinelle qui lui ouvrit une hutte de jonc et l'invita à y entrer en attendant des ordres; puis les hommes de la patrouille allèrent faire leur rapport au capitaine logé à l'extrémité opposée du campement.

Rien que de simple et de naturel dans tout cela, et Grand-Louis ne s'en étonna point.

Tandis qu'il repassait dans sa tête le discours qu'il se proposait d'adresser à Mandrin, deux hommes entrèrent brusquement dans sa hutte et l'éclairèrent de leurs lanternes.

— Où est-il? demandait l'un.

— Le voilà, répondait l'autre. Vois si c'est celui qu'il te faut.

Et les lumières s'élevèrent soudain vers le visage du messenger d'Isaure.

— C'est lui! fit une voix rauque et menaçante. Ah! je le tiens donc enfin!...

— Prends garde, Joseph; il se recule pour se jeter sur toi.

— Que me voulez-vous? demanda Grand-Louis.

— Ce que je veux, se récria Joseph Peyre, tu ne me reconnais donc pas, que tu me demandes ce que je veux?... Je suis Joseph Peyre, de Grenoble, l'amant d'Augustine que tu as violentée. Je veux ma vengeance!...

Il posa sa lanterne et brandit une pique devant laquelle Grand-Louis se recula.



Il était, nous l'avons dit, d'une force extraordinaire. Des couteaux ou des pistolets ne l'auraient pas intimidé; mais cette pique le gênait en le maintenant à distance.

— Avant tout, dit-il, il faut que je parle au capitaine; après, nous nous retrouverons et nous réglerons nos comptes.

— Le capitaine sait ton arrivée. Il ne tient pas à te voir. Tu viens pour le chevalier de la Tourette, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il n'est pas ici, et toi tu n'as rien à y faire.

— Mais j'ai autre chose à dire au capitaine.

— Dis-le donc de suite, car tu ne lui parleras pas. Mandrin connaît ta trahison et t'abandonne à ma vengeance. Il m'a dit : Frappe!... Allons, canaille...

Joseph brandit de nouveau son arme prêt à frapper.

Grand-Louis au même instant tomba à quatre pieds, esquivant le coup qui porta dans le vide au-dessus de lui, puis se jeta dans les jambes de son adversaire qu'il souleva et jeta sur les reins.

Cela fut si vivement exécuté qu'il eût pu gagner la porte, s'il n'eût perdu une minute à chercher son couteau pour égorger Joseph. Dans sa fureur, il avait oublié le compagnon de son ennemi, et, tandis qu'il portait la main à sa ceinture, il reçut dans le dos un maître coup de pique qui le cloua sur le sol.

Joseph Peyre se releva aussitôt sain et sauf.

— Merci, dit-il.

Puis, ressaisissant son arme, il ajouta :

— A mon tour!...

Et s'acharnant sur le moribond qui râlait, baigné dans son sang, il dit en le frappant de sa pique à trois reprises :

— Pour Augustine : une ! deux !... — Pour moi ! Maintenant je dormirai tranquille.

Le compagnon reprit :

— Maintenant, Joseph, il faut débarrasser la hutte et jeter cette charogne à la rivière.

— Nous le traînerons jusqu'au Rhône, afin que son maître le voie passer au bout de son jardin.

Ils lui attachèrent une corde au cou et le traînèrent sans façon, à travers le marais, jusqu'au fleuve, rapide comme un torrent.



Mandrin, cependant, était venu pour voir ce qui se passait. Le sol, trempé de sang, l'instruisit de ce qui s'était passé.

— Encore un de moins, lui dit Perrinet.

— Ce serait curieux, repartit le capitaine, si les habitants de Montluizant, au lieu de nous attendre, venaient l'un après l'autre réclamer des absents et s'offrir à nos coups. Montluizant pourrait ensuite devenir un second Roquairol.

## VI

### LES DISPARUS

Le lendemain, la disparition de Grand-Louis causa à Montluizant une surprise extrême et non exempte d'alarme.

Isaure, épouvantée, garda le silence.

Son père, après avoir attendu une partie de la journée, ne doutant plus du malheur qui était arrivé, fit seller un cheval et, après avoir recommandé la plus grande prudence, partit pour la ville, afin d'y réclamer la protection des autorités.

La route de Valence était libre, et son voyage eût été de courte durée sans l'incident que nous allons raconter.

Quelle ne fut pas sa surprise et sa joie, en apprenant que le chevalier vivait encore et que des paysans venaient de le transporter à l'hôtel de la *Couronne* ! Il s'empessa de se rendre auprès de lui. Une foule considérable stationnait encore devant l'hôtel lorsqu'il y arriva et plusieurs magistrats venaient de le quitter. Dans la multitude effarée on ne parlait que de Mandrin, que l'on s'attendait à voir attaquer Valence.

Julien Mirouël trouva Gaston au lit, se débattant contre un médecin qui voulait l'empêcher de se lever.

— Ah ! cher ami, s'écria-t-il, que je suis heureux de vous voir ! On voulait m'empêcher de partir pour Montluizant. Mais comment avez-vous été averti sitôt de mon arrivée à Valence ?

— Je l'ignorais, répondit Mirouël, et je n'espérais même plus vous revoir. Après vous avoir longtemps cherché hier dans la campagne, je pensais que vous aviez été enlevé par Mandrin qui, dit-on,



rôde avec sa bande dans les environs. Mon valet, Grand-Louis, a également disparu depuis hier soir ; je commence à m'inquiéter, et je suis venu prévenir les autorités de cette ville et réclamer leur protection.

— Leur protection ? fit Gaston en riant ; elles auront bientôt assez de se protéger elles-mêmes.

— Mais dites-moi, chevalier, ce que vous êtes devenu. J'ai donc, sans le vouloir, calomnié le sieur Mandrin, puisqu'il ne vous a ni tué, ni fait prisonnier.

— Il ne s'en est pas fallu de beaucoup, répondit Gaston ; et je n'échappai à ce danger que pour tomber dans un autre. Figurez-vous, cher monsieur, que, selon une de mes dernières habitudes, je m'étais étendu avant-hier au soir au bord du Rhône, dans le sable, au bout de vos jardins. Je me délectais à la symphonie délicieuse des flots et de la brise ; le soir tombait, j'oubliais le monde et m'en croyais oublié, quand tout à coup, à deux pas au-dessus de moi, j'entendis deux voix inconnues échanger ces propos :

— Quel est donc ce gentilhomme ?

— Parbleu ! c'est le chevalier de la Tourette, une de vos anciennes connaissances de Roquairol.

— Le fils du fermier général ?

— Oui, le même qui a fait pincer notre capitaine. Il dort, je crois.

— Enlevons-le.

A ces mots, je fus sur pied.

Je reconnus de suite un des bandits de Roquairol, un nommé Perrinet et, derrière ces deux chenapans, je vis trotter plusieurs cavaliers sur le rivage. Je compris du premier coup d'œil que j'étais perdu. Je me trouvais acculé au fleuve. Les bandits firent quelques pas vers moi en ricanant, mais avant qu'ils m'eussent mis la main à l'épaule, je m'élançai à l'eau. Je crois qu'ils tirèrent sur moi, lorsqu'après mon plongeon je reparus à la surface, mais je n'en suis pas sûr. La rapidité du courant me sauva. Pendant quelque temps, je les aperçus qui me suivaient à cheval, mais je nageais toujours sur l'autre rive, cherchant où aborder. Vous connaissez le Rhône, cet immense torrent ; ses bords escarpés, son cours fantasque semé de périls et de surprises. Je lui disputai ma vie pendant près d'une heure. Mes ennemis, qui souvent devaient me perdre de vue, comp-



taient sur ma fatigue et suivaient toujours le rivage. Je voyais toujours et je crois voir encore leur silhouette menaçante se découper au-dessus de moi. Je sentais mes forces m'abandonner, mes membres se raidir, quand j'aperçus à ma droite, devant moi, la barque d'un pêcheur. Je me crus sauvé!... Mais, chose étrange, le sentiment même de mon salut prochain m'enleva le peu d'énergie qui m'était encore nécessaire. Je me mis sur le dos et me laissai porter par le flot. Le pêcheur m'aperçut, heureusement; il se dressa sur sa barque... et moi je perdis connaissance et je coulai à fond. Il fallut que le brave homme me repêchât. Quand je repris connaissance, j'étais devant un feu clair et chaud dans la cabane du pêcheur.

« C'est de là que j'arrive.

« Telle est mon aventure, mon cher Mirouël. Maintenant, je me sens rétabli, et nous allons, si vous le voulez bien, retourner ensemble à Montluizant.

Le nabab exprima de nouveau le bonheur qu'il éprouvait à retrouver son ami, puis commanda une voiture, Gaston étant incapable de se tenir à cheval.

Tandis qu'on attelait :

— Mon ami, dit le chevalier à Mirouël, j'espère que vous ne vous ferez point aux promesses des autorités valençaises; ni la maréchaussée, ni les commis de la ferme ne se mettront en campagne pour vous. Vous ne sauriez vous faire une idée de la terreur qu'inspire Mandrin, et je suis sûr que cet Alexandre de la contrebande sera demain ou après à Valence pour y piller la caisse de la gabelle et des tabacs; il faut donc prendre vos mesures.

— Que voulez-vous dire? fit le nabab.

— Ou fuir le plus loin possible, ou mettre Montluizant en état de défense.

— Fuir! répondit Mirouël, ce n'est pas dans mon caractère et ce serait livrer le château au pillage.

— Alors, avant de quitter Valence, achetons des armes et des munitions. Grand-Louis est disparu, m'avez-vous dit?

— Oui, mon ami, depuis hier soir.

— C'est de mauvais présage. On va vous demander sa rançon.

— Cela n'est rien; mais je suis privé d'un fidèle et robuste serviteur.



— Dépêchons-nous, reprit le chevalier, de faire nos achats, et n'attendons pas la nuit pour regagner le château.

— Chevalier, vous m'inquiétez; non pour moi, qui suis habitué aux dangers, mais pour Isaure.

— Isaure est très brave, et nous sommes deux hommes prêts à donner notre vie pour elle. Ne vous alarmez point; mais ne vous endormez pas non plus.

Tout en parlant ainsi, le chevalier s'était habillé tant bien que mal. Sa toilette, on l'imagine, bien que séchée et nettoyée par la femme du pêcheur, laissait beaucoup à désirer. Après avoir acheté des pistolets, des fusils, de la poudre et des balles, les deux amis reprirent le chemin de Montluizant.

A leur arrivée, ils virent tous leurs gens réunis devant la grande entrée pour les recevoir. Ils observaient un silence et une attitude respectueuse et triste qui les frappa, quand leurs vivats auraient dû accueillir la réapparition du chevalier.

Lorsqu'ils eurent mis pied à terre, l'intendant se détacha du groupe et vint à son maître. Mirouël, en le regardant, devina un malheur.

— Monsieur, dit cet homme, je dois accomplir un douloureux devoir en vous préparant au malheur qui vous frappe...

— Parlez, je vous en conjure.

— M<sup>lle</sup> votre fille, monsieur...

— Ma fille ! interrompit Mirouël, devenu blême d'épouvante.

— M<sup>lle</sup> Isaure est disparue aujourd'hui du château.

— Tu en es sûr ?

L'intendant s'inclina sans pouvoir ajouter une parole.

Le père demeura un instant immobile et muet, puis se dirigeant vers la maison, plus blanc qu'un mort :

— Venez, Gaston, dit-il.

Le chevalier le suivit, consterné, laissant aux domestiques le soin de décharger la voiture remplie d'armes.

Dans la première pièce où il entra, Mirouël tomba anéanti sur un siège, effrayant à voir. On eût dit qu'il se mourait.

Au bout de quelque temps, il pria le chevalier de rappeler l'intendant, et il demanda à celui-ci, dans les plus minutieux détails, comment on s'était aperçu de la disparition de sa fille.

— Vers quatre heures, répondit l'intendant, la cuisinière fit



# LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN



LE CAPITAINE

# MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

*Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.*

*Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.*

*C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.*

*Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.*

*Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.*

*Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!*

*A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.*

*Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!*

*Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.*

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

<b>5 centimes</b> LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	<b>25 centimes</b> LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.